

Publié dans *Septentrion* 2016/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

UNE FAIM

PAR JAMAL OUARIACHI

Traduit du néerlandais par les Ateliers de traduction (2016) de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'université de Mons, sous la supervision de Carola Henn.

«Een honger» (Une faim) de l'écrivain néerlandais Jamal Ouariachi (° 1978) est parmi les romans publiés ces dernières années en néerlandais un de ceux qui ont eu le plus de retentissement. Il a quasiment fait l'unanimité de la critique. Celle-ci s'est montrée aussi élogieuse pour l'audace qu'à eue l'auteur d'aborder une thématique sensible et de présenter en quelque sorte au lecteur un miroir de son propre comportement que séduite par les multiples facettes du style de Ouariachi.

Lors de l'arrestation totalement inattendue de son bien-aimé, l'étudiante Aurélie Lindeboom a la peur de sa vie. Bien connu comme coopérant, Alexandre Laszlo aurait abusé d'un de ses enfants adoptifs, originaires d'Éthiopie. Aurélie a-t-elle réellement partagé son lit pendant plus d'un an avec un homme qui, sans qu'elle le soupçonne, avait des tendances pédophiles?

Un peu moins de dix ans plus tard, Aurélie met au monde une fille. Elle travaille comme journaliste quand Laszlo revient vers elle avec une proposition qui aura des conséquences dramatiques.

«Een honger» a la puissance d'un ciseau de sculpteur immortalisant une des dernières poches de résistance face à une société dominée par l'angoisse, une société où chacun semble se retrancher dans la sécurité de son cocon, une société aussi dans laquelle le jugement du groupe est sans pitié pour l'individu.

«La journée commence par le décompte des morts.»

Henri Buijink prononça ces paroles avec une fausse lassitude dans la voix, mais ses mots ne manquèrent pas de faire leur effet. Il avala une grande gorgée de sa bière blanche.

Ma journée commençait par l'inventaire des cours de bourse à la hausse ou à la baisse dans le journal du matin. Bien que «temporairement à la retraite», j'avais gardé cette habitude. Une des dernières dans une vie d'où la plupart d'entre elles avaient été éliminées.

«Ça a l'air sympa», dis-je, ne souhaitant pas être impressionné par sa désinvolture. «Un bon début, c'est déjà la moitié du travail accompli.» Je l'appréciais, Henri, mais il en faisait un peu trop dans son rôle de médecin dur à cuire. Celui à qui on ne la fait plus, même quand la moitié du monde disparaît autour de lui.

Imperturbable, il continua. «Quand les morts sont emportés, je peux aller travailler, voir si on peut encore sauver des vivants. D'abord les bébés et les jeunes enfants, calculer leur IMC et évaluer la gravité de leur malnutrition. Pour certains,

il sera déjà trop tard. D'autres seront placés sous perfusion. Viennent ensuite les personnes âgées à qui on donne des médicaments. Parfois, on opère, même si, dans la plupart des cas, cela n'a pas de sens. On ne peut pas guérir un corps malade s'il n'est pas d'abord alimenté. Mais bon... la nourriture, c'est justement ce qui manque.»

Alors que le soleil brillait dans le parc, l'atmosphère dans ma tête était plutôt morose. Parfois, sans raison précise, une seule phrase peut complètement altérer notre humeur.

La nourriture, c'est justement ce qui manque.

C'est clair comme de l'eau de roche: à quel point un problème peut-il être simple?

Notre rencontre avait débuté en mode léger. Nos carrières nous avaient éloignés, je n'avais plus vu Henri depuis au moins un an. Et puis, soudain, alors que je lisais un livre à la terrasse de *'t Blauwe Theehuis*, dans le Vondelpark, il m'avait tapé sur l'épaule en me disant : «C'est ici que ça se passe, Laszlo.»

Ce devait être en juillet de cette année-là, l'année qui, dans notre culture, était indissociablement liée au nom d'Orwell et à son récit d'une dictature absolue, comme celles qui étaient entre-temps devenues la réalité de beaucoup d'endroits sur la planète. Toutefois, personne ne lisait de fictions littéraires anglaises dans ces pays.

Hendrik Frederik Buijink et moi nous connaissions depuis le lycée. Nous avions gardé le contact après le bac, même lorsqu'il avait opté pour la médecine et moi pour l'économie. Nous étions des lycéens assez typés: mon père était banquier, le sien dirigeait une clinique privée. Cependant, au moins une chose nous différençait de nos camarades de classe, et cette différence nous unissait: notre aversion de leur engouement béat pour les idéologies marxistes et maoïstes. Avec mon passé, c'était peut-être logique, mais pour Henri, il s'agissait plus d'une question caractérogique: il n'était pas le genre d'adolescent à éprouver la nécessité de se dresser contre son père, électeur du parti libéral néerlandais, le VVD. Son seul acte de rébellion fut de ne pas vouloir entamer une spécialisation après sa formation de médecin de base, ce qui était pourtant un privilège convoité en ces temps où les postes de formation étaient rares. Ses parents en furent grandement déçus. Il préféra s'engager comme bénévole dans une organisation d'aide au développement, et se rendit en Afrique, là où atterrissaient, en règle générale, les étudiants qui ne pouvaient être admis en spécialisation.

Pour lui, ce n'était pas un deuxième choix; il agissait par pur idéalisme.

Moi-même, je ne marchais pas non plus vraiment dans les pas de mon père. Après mes études, j'intégrai une banque d'affaires (non, pas celle de Laszlo senior), mais même si la gestion de portefeuille de clients importants, les conseils en investissements, les pertes et bénéfices n'avaient plus de secrets pour moi, jongler avec l'argent ne provoquait pas chez moi le plaisir insouciant qui se manifestait chez mon père. C'était juste un travail: il payait mes repas, mes impôts, et me permettait de m'offrir des montres onéreuses ainsi qu'une voiture puissante. Et, lorsque j'avais

une petite amie, je la gâtais avec de beaux vêtements et des bijoux à profusion. J'appréciais les extras, mais le travail en lui-même me laissait indifférent.

S'il vous plaît, ne me répétez pas la banalité selon laquelle l'argent ne fait pas le bonheur, ne me dites pas que ma vie était superficielle. Pendant mes rares moments de loisirs, je me plongeais dans l'art et la culture. Je gardais un œil attentif sur la politique nationale et internationale. Je travaillais dans une banque, moi, une des charnières de l'économie de marché, qui avait débouché sur une grande liberté individuelle et sur le bien-être commun. Rien à voir avec ce qui se passait dans les pays communistes. Je n'avais aucune raison d'avoir honte. Seulement, comme beaucoup de jeunes qui obtiennent constamment d'excellentes notes à l'école et à l'université, j'avais toujours le sentiment d'être destiné à de grandes choses. Une découverte, une révolution dans ma discipline. Une réalisation exceptionnelle.

Je me mariaï à vingt-sept ans, pour essayer de me comporter en adulte, mais ce mariage fut une erreur. Ce n'était pas de sa faute, et, selon moi, pas de la mienne non plus; nous n'étions tout simplement pas faits pour être ensemble. Nous nous quittâmes en bons termes, mon ex-femme fut assez convenable pour ne pas demander l'immeuble du Keizersgracht. Je l'avais racheté à mes parents, après leur déménagement à Wassenaar.

Ce divorce fit pourtant surgir beaucoup d'émotions en moi, et pas seulement de la tristesse. Je restai seul dans le grand bâtiment du Keizersgracht, et, peut-être pris d'un soudain sentiment de liberté, je décidai de quitter mon emploi.

J'avais trente ans, pas de projets, mais du temps. Enfin, j'avais le temps de réfléchir à ma véritable destinée. Je pouvais voyager, mais je l'avais déjà tellement fait que l'idée en elle-même ne me passionnait pas; je voulais que mon voyage ait un but. J'aurais pu suivre les traces de ma mère, étudier la paléontologie, me spécialiser dans l'histoire et les ancêtres de l'espèce humaine. Retourner la terre, faire des découvertes. J'aurais aussi pu entrer en politique. Nous nous trouvions dans une période de difficultés économiques et la politique d'austérité des chrétiens-démocrates restait en travers de la gorge d'une large frange de la population. Là aussi, il y avait des possibilités, mais je n'étais pas pressé: le principal était de ne pas m'imposer inconsidérément de nouvelles contraintes, comme je l'avais fait des années auparavant en choisissant de suivre des études d'économie.

J'avais beaucoup d'argent à l'époque, je n'avais pas de soucis à me faire à ce sujet.

La situation durait depuis environ six mois lorsqu'Henri m'accosta sur cette terrasse.

On se donna l'accolade, il s'installa, nous fîmes servir de la bière blanche et des amuse-gueules. Il me demanda comment allait ma femme, je lui expliquai notre divorce. Il me demanda des nouvelles du travail, je lui expliquai ma démission.

«Et maintenant?», répondit-il.

«Je vis de mes rentes, je médite en attendant une vie meilleure, et toi? Qu'as-tu fabriqué depuis la dernière fois que nous nous sommes vus?»

«Je reviens tout juste d'Éthiopie. Je travaille là-bas maintenant, pour *World Medical Care*. Tu en as peut-être déjà entendu parler?»

Je hochai la tête. Je me souvins qu'un ami commun m'en avait parlé, et de temps à autre, j'avais entendu le nom de l'organisation au journal télévisé, ces derniers mois. Des types courageux, les gars de *World Medical Care*, surtout actifs dans les régions en guerre. J'avais une certaine connaissance de la situation en Éthiopie, j'en avais parfois parlé avec mon père, comme nous discussions de tous les pays rongés par la maladie de Marx. Lorsqu'une révolution éclatait, je l'avais de suite au bout du fil: «Ils gagnent du terrain, ces salauds!». Fulminer ensemble contre les révolutions des rouges, voilà sans doute ce qui résumait le mieux notre relation père-fils.

«Les choses partent totalement en vrille là-bas», expliqua Henri.

«Guerre civile?»

«Aussi, oui... Mais le plus grave maintenant, c'est la sécheresse. Une famine terrible qui dure depuis des mois déjà.» Il trempa une boulette apéritive dans la moutarde, puis la mit en bouche. Il en adoucit ensuite le piquant avec une gorgée de bière, tout en continuant à gesticuler, afin de garder la parole. «En attendant, les Russes ne bougent pas le petit doigt, ils ne regardent pas à quelques millions de morts de plus ou de moins. Quant aux Américains, ils n'ont aucune envie d'aller nourrir des communistes.»

Il passa une main dans ses cheveux, qui semblaient plus blonds qu'auparavant. Peut-être était-ce dû au soleil d'Afrique, ou au contraste avec la peau de son visage, hâlée comme la croûte d'un croissant frais.

«Et maintenant?»

«Maintenant, rien... Enfin oui, ils ont une espèce de commission... *Rehabilitation and Relief Commission*, avec des majuscules et tout le tralala. Ça a l'air bien, ils ont ouvert une série de camps d'accueil pour distribuer de la nourriture, mais il n'y a rien à distribuer. Et puis, c'est un petit club complètement impuissant, cette RRC. Le gouvernement ne les prend pas au sérieux. Le colonel Mengistu, le grand chef, nie catégoriquement la gravité de la situation, car il aura bientôt quelque chose à célébrer: le dixième anniversaire de la révolution... Cette petite fête ne peut naturellement pas être gâchée par des compatriotes affamés.»

Je laissai échapper un «tsss» en entendant ses explications, même si je lui prêtais l'oreille comme j'écoutais l'actualité: intéressé, pas impliqué. Mon esprit se focalisait encore sur la différence entre sa vie et la mienne: lui, dans les régions les plus agitées du monde, et moi, toujours dans mon cocon amstellodamois.

«Que peux-tu donc faire là-bas en tant que médecin?»

«Rien. Le camp où je me trouvais, c'est l'enfer total...»

Le communisme est synonyme de famine, c'est ce que mon père disait toujours. «En somme, la seule réalisation collectiviste de ces criminels, c'est la famine

partagée de tout leur peuple.» Les brillantes lois agricoles de Lénine engendrèrent la famine soviétique de 1921. L'orgueil de Staline tua des millions de personnes en Ukraine durant l'Holodomor des années 1930. Le grand bond en avant de Mao fit des millions de morts, des millions de victimes de la faim. Combien de fois ne l'avais-je pas entendu marteler ces litanies à l'heure de l'apéritif et pendant des fêtes trop arrosées ? L'alcool suscite de belles paroles, mais aucun acte.

Je fermai les yeux face au soleil brûlant, alors qu'Henri parlait du camp. Dans le monde rouge sous mes paupières closes, je tentais de me représenter le pays dont il parlait. J'avais quelquefois accompagné mes parents en Afrique - l'Égypte, le Maroc, le Nigéria - mais nous y allions dans le cadre des voyages d'affaires de mon père, qui en profitait pour nous offrir de brèves vacances, à ma mère et moi: voilà comment joindre l'utile à l'agréable. Ce qui se passait sur le continent africain, loin des métropoles, des hôtels de luxe et des attractions touristiques, je ne le savais que par les médias. La plupart du temps, cela se résumait à la guerre civile. D'abord, il avait fallu résister à l'envahisseur colonial. Une fois cet envahisseur chassé, les combats opposaient les différents groupes ethniques. Je comprenais ces innombrables révolutions grâce aux commentaires de mon père, dont l'approbation dépendait de l'idéologie marxiste ou non des pays. Le Mozambique? Pas bien. Le Kenya? Acceptable. L'Éthiopie? Pas bien.

Pourtant, ce pays devait être plus qu'un de ces déserts postcoloniaux déchirés par la lutte pour la liberté et par la guerre civile, ne fût-ce qu'à cause de son histoire impériale, et non coloniale. Ce n'était pas l'opresseur européen que les communistes avaient combattu au milieu des années 1970, mais quelqu'un de leur propre peuple: Hailé Sélassié. Lorsque j'étais petit, j'avais entendu sur cet illustre empereur des récits qui, tout compte fait, reposaient probablement davantage sur des légendes que sur des faits historiques: un souverain tout puissant tel qu'on n'en trouve plus que dans les contes de fées.

Je me souvenais aussi de la joie de ma mère quand les ossements fossiles de «Lucy» ont été découverts au milieu des années 1970, dans le nord de l'Éthiopie. «Vieux de plus de trois millions d'années!» Elle pouvait à peine se retenir de crier, ce soir-là, quand elle était passée dans ma chambre d'étudiant avec une casserole de goulache préparée par madame Gabor. «Plus vieux que l'homme de Neanderthal?», demandai-je. «Sándor!», s'exclama-t-elle, indignée par mon manque d'intérêt pour sa discipline. «Bien plus vieux! Avant, tu savais ce genre de choses...».

Elle aurait certainement essayé d'y aller, si depuis notre fuite de Hongrie notre famille n'avait pas boycotté les territoires communistes. Compréhensible, après tout ce que mes parents avaient vécu, mais, secrètement, je les soupçonnais parfois de lâcheté. Attitude d'esquive. Somme toute, à quoi servait ce boycott? Nous étions furieux, mais en restant bien au chaud; nous détestions le football, mais nous regardions tout de même tous les matchs qui passaient à la télévision. De la haine impuissante.

Qu'avais-je à craindre si aujourd'hui, en 1984, je passais outre le boycott? Mon père? Il avait plus ou moins abandonné le combat depuis la mort de ma mère.

Mais quand même.

Non. C'était une illusion, un fantasme estival. Je m'y voyais déjà, entouré de mendiants affamés, en haillons. Ils étaient groupés en rangs, des assiettes vides à la main. Une grande casserole devant moi, je servais une bouillie de légumes ou de farine, guère appétissante mais nourrissante.

J'avais travaillé au cœur de l'industrie de l'argent et voilà que désormais je m'occuperais soudain des plus pauvres?

«Mais bon... La nourriture, c'est justement ce qui manque.»

Je rouvris les yeux et regardai Henri. Il enfournait la dernière boulette. De l'index, je balayai le reste de la moutarde, je mis mon doigt en bouche et le léchai. La moutarde me piquait la langue, le soleil me brûlait la tête, que la bière blanche et les senteurs épicées de l'été faisaient tourner.

«Tu abandonnes?», demandai-je.

«Ça, jamais, répondit Henri. J'y retourne le mois prochain. De retour en enfer.» Et puis, avec un sourire espiègle: «Tu m'accompagnes? De toute façon, tu n'as rien à faire.»

Je ris aux éclats en confirmant: «D'accord. On vole en première classe?»

Je fermai à nouveau les yeux pour tenter de profiter de ce sentiment d'ivresse qui parcourait lentement mon corps et qui me détendait.

Ça ne fonctionnait plus, l'agitation m'avait gagné. (...)

(...) Clara Quilt est dans son élément dans la boîte à karaoké. Sur scène, elle donne une interprétation, certes horriblement fautive, mais on ne peut plus sincère de *Eternal Flame* des *Bangles*.

Toujours sur le podium, Annabel et Clarence brandissent leur briquet en rythme. Valéria et Ray se frottent l'un contre l'autre en gloussant comme des ados. Dick, lui, a tellement bu qu'il est complètement ailleurs: le nez en l'air, il fixe Clara et murmure de façon inaudible les paroles de la chanson.

«Do you understàà-hàànd», chante Clara, un sanglot dans la voix.

Aurélië est à table avec les présentateurs, Lotte et Bertram. Dans son ivresse, elle sent grandir en elle le manque qu'elle s'apprête à vivre. Ces derniers temps, elle attendait impatiemment la fin de la saison et pourtant, maintenant qu'elle y est, elle se rend compte que tout ça va laisser un vide: les longues journées mouvementées à la rédaction, l'angoisse, systématique mais enivrante, qui précédait chaque début d'émission, la concentration collective pendant les quarante-cinq minutes de programme et le soulagement qui suivait. L'euphorie - encore un succès! -, le verre de vin qu'on partageait à la fin avec les invités, le public qui restait le plus longtemps possible aux alentours pour côtoyer les stars néerlandaises. Les producteurs, eux, ne perdaient jamais le nord: demain, tout peut recommencer!

Retour au karaoké. Elle se rappelle son magnétophone *My First Sony* rouge vif et son micro à la tête jaune fluo. Ce que papa ramenait gratuitement du boulot ne pouvait pas vraiment être considéré comme un cadeau. Quelle bonne stratégie: s'assurer que les gosses des employés jouent avec les produits de l'entreprise, tous les copains et copines veulent alors le même gadget, et c'est le début d'une épidémie. Voilà une publicité ultra bon marché, qui coûte à peine le prix de revient des quelques dizaines d'articles offerts. Pour les adultes, c'est exactement le même principe, et cela commence très tôt: Lydia se plaint déjà sans arrêt parce qu'elle veut les mêmes babioles que les autres enfants.

Ce soir, tout le monde s'accorde à dire que cette dernière émission était géniale. Les meilleurs invités de la saison réunis, une ambiance agréable, de la bonne musique et beaucoup d'amusement à table. Si demain matin les audiences sont encore satisfaisantes, ils n'auront pas fait ça pour rien.

Il est deux heures passées quand Aurélie pédale difficilement mais courageusement vers la maison.

Philip s'est endormi devant le téléviseur. Elle l'embrasse sur le front et il se réveille en sursaut. Alors, au lieu de suivre le cours normal des choses, se lever en gémissant, grimper difficilement les escaliers, se laver les dents et aller se coucher, il lui propose en bâillant un dernier verre de vin.

C'est du viognier, ils en boivent depuis... longtemps déjà. Philip est un homme de tradition aux préférences marquées. Il est aussi très fidèle aux marques qu'il utilise et il roule en Alfa Romeo depuis qu'il a obtenu son permis de conduire, comme son père le faisait avant lui. Il semblerait que Philip ait essayé différents parfums lorsqu'il était encore étudiant. Pourtant, il utilise du Paco Rabanne depuis qu'elle le connaît. Une fragrance masculine, épicée et sucrée à la fois, un parfum sensuel, capiteux. Elle vient humer l'odeur dans son cou, mais après toute une journée la senteur a disparu. Ou alors elle est trop saoule pour la percevoir. Ça, saoule, elle l'est bien.

«Délicieux, le vin, dit Philip. Tu vas pouvoir enfin te reposer.»

«Pas besoin.» Elle s'entend parler trop fort dans la maison, si silencieuse à cette heure de la nuit. «Je vais travailler d'arrache-pied, mais sur mon projet cette fois-ci.»

Dans son esprit, une idée surgit du néant tel un oiseau qui se pose sur le perchoir de sa mémoire. Un perchoir instable et des pensées chancelantes. Il faut simplement le lui dire, sans détour. Ils sont tous les deux adultes, non? Lui aussi a eu d'autres relations avant elle tout de même? Ils sont en couple, ils sont pacsés et ont une fille. Pas de raison de s'inquiéter, si?

«Au fait, je t'ai déjà dit qu'une fois, avant que je sois avec toi bien sûr... Il y a des années, à l'époque du voyage en Éthiopie... J'ai eu une... une sorte d'aventure, assez brève, avec ce Laszlo?»

Une sorte d'aventure. Assez brève. La trahison, c'est toujours une affaire de mots mal choisis.

«Avec ce pédophile?»

«Ce n'est pas un pédophile. Ils l'ont piégé. C'est un hétéro tout ce qu'il y a de plus normal. Mais je pense que la prison l'a un peu perturbé.»

Philip se tait pendant un long moment. Lorsqu'il regarde ainsi dans le vide, c'est qu'il traite de nouvelles informations, en étudie les répercussions. Enfin, c'est ce qu'Aurélie suppose. Elle aimerait continuer à parler afin de meubler le silence, mais elle ne sait plus trop quoi dire, maintenant que le plus difficile est sorti.

Il finit par répondre: «Pourquoi je dois le savoir?»

«Eh bien... Ça me paraissait simplement honnête. J'ai trouvé que c'était difficile à dire, parce que je pensais que tu trouverais ça bizarre.»

«Et alors, ce n'est pas bizarre?»

«C'était il y a longtemps...»

«Mais maintenant, tu vas écrire un livre avec lui. Ce n'est pas étrange? Je veux dire, tu ne devrais pas être objective, en tant que journaliste?»

Elle hausse les épaules. «Pas quand il s'agit de la dimension humaine.» Elle bâille et se laisse tomber contre lui. Un bras peu enthousiaste se pose sur son dos, sur son épaule. Un bras qui pense encore à autre chose qu'aux câlins.

«Combien de temps?»

«Quoi?»

«Combien de temps es-tu... restée avec lui alors?»

«Oh, quelques mois.» *Quelques*. Treize mois, c'est aussi «quelques mois».

Un simple détail.

Elle soupire. Maintenant qu'elle l'a dit, elle ne comprend pas pourquoi elle s'est tue si longtemps. La tension est redescendue, Philip ne semble pas être fâché. Peut-être un tout petit peu surpris, tout au plus. «Je trouvais ça excitant, un homme mûr. Il présentait encore bien à l'époque. Tu devrais le voir maintenant.»

Le sommeil s'empare d'elle et Philip ne bouge pas. Il ne dit plus rien et ne pose plus de questions. Ça suffit.

«On n'irait pas au lit?», dit-il en bâillant. (...)

(...) À six heures tapantes, on frappa à la porte de sa chambre. Laszlo portait une chemise blanche à manches courtes qui faisait très bien ressortir son teint bronzé. Un chandail bleu recouvrait ses épaules, à l'italienne. Les manches étaient non-chalamment nouées à hauteur de son torse.

«Madame Lindeboom, êtes-vous prête?»

Elle l'était, mais ça n'avait pas été facile. Sous la douche, elle avait remarqué que sa pilosité accusait le manque d'entretien des dernières semaines. Elle s'était contentée de la routine, se raser les aisselles, mais il fallait maintenant s'occuper du reste. La chaleur et le soleil avaient abimé ses cheveux, qui ressemblaient à de la paille. Pour la première fois depuis son arrivée en Éthiopie, elle avait utilisé l'après-shampooing qu'elle transportait depuis des semaines.

Après avoir pris sa douche, elle s'enroula dans une serviette et se pencha sur sa valise. Heureusement, le matin du départ d'Amsterdam, elle avait sorti in extremis deux robes de son armoire, il lui suffisait maintenant de choisir la plus appropriée. Mais ce n'était pas si simple que cela. La robe cintrée qui combinait laine bleu foncé et denim clair? Ou l'autre, en satin noir, avec la partie supérieure en crêpe blanc? La deuxième lui donnait une allure un rien trop BCBG, mais la première était peut-être trop sexy pour l'occasion.

Elle se persuada qu'elle avait opté pour la robe bleu foncé sans arrière-pensée aucune.

Dans l'ascenseur, Laszlo lui dit: «J'ai envie de manger quelque chose de très cher, je ne sais pas ce que tu en penses.»

Un peu plus tard, ils se promenèrent dans les rues de Mekele en respirant l'air frais comme le feraient des vacanciers. Laszlo, tel un véritable guide touristique, n'arrêtait pas de parler de la ville, passant sans transition de son université aux artistes célèbres et aux politiques originaires de l'endroit. Il raconta aussi à quel point Mekele était devenue belle et prospère ces vingt dernières années. Alors que, fin 1984 encore, il avait contribué à la création d'un camp situé à la périphérie de la ville, au sein duquel de nombreux orphelins avaient été pris en charge. On pouvait dire que le programme *Future Leaders of Ethiopia* y avait vu le jour. Mais quelle souffrance il avait vue là-bas!

«Et maintenant: des gens heureux, des boulevards et des rues magnifiques, des palmiers le long de la route!»

Laszlo avait choisi le restaurant. Le maître d'hôtel, derrière son comptoir, les accueillit comme s'il était un ami intime et, sans même prendre la peine de regarder la liste des réservations, il les conduisit à une table qu'il décrivit comme «la meilleure du restaurant».

«Vas-y», dit Aurélie.

La table leur arrivait à hauteur du genou. Assis l'un à côté de l'autre sur un canapé, ils avaient le visage tourné vers un podium où rien ne se passait encore, mais où, d'après Laszlo, on jouerait de la musique et on danserait plus tard dans la soirée.

«Tu n'es pas prête de trouver des touristes ici», dit-il.

En effet, la clientèle était uniquement composée d'Éthiopiens. Cependant, ils ne ressemblaient pas à ceux qu'on pouvait rencontrer dans la rue et qui vous accostaient pour engager une conversation qui finissait toujours en une demande d'aumône. Les vêtements et la bonne mine des convives laissaient deviner leur appartenance à la classe supérieure. Les femmes étaient pomponnées, les hommes portaient le smoking. On pouvait entendre un air sensuel d'éthio-jazz sur un rythme de bossa-nova, dans des effluves d'encens et de viande assaisonnée.

Le maître apporta une bouteille de bourgogne blanc. «C'est offert par la maison», dit-il.

À la table d'à côté, deux hommes en costume se régalaient de la même viande crue qui était à l'origine de l'intoxication alimentaire de Yohannes.

Le jour précédent, avec une équipe de tournage, Laszlo avait visité le camp où, en 1984, il avait entamé sa carrière de coopérant. C'est là que des journalistes avaient pris les clichés qui, plus tard, devinrent emblématiques, ces photos d'enfants aux ventres œdémateux, de corps sans vie auxquels il ne restait que la peau sur les os, de fosses communes, d'yeux creux et de mouches.

«C'est de l'histoire ancienne, dit-il. Aujourd'hui, il y règne une ambiance de «plus jamais ça», un peu comme à Auschwitz. Des monuments commémoratifs et un petit musée. Mais pas loin de là, une nouvelle clinique de nutrition a ouvert ses portes. En venant ici, j'ai eu l'occasion de visiter différents centres de distribution alimentaire.»

«Tu n'as pas l'air très enthousiaste», dit Aurélie.

«Non, ça t'étonne? Je viens ici presque chaque année et je fais le tour. J'observe des progrès dans de nombreux domaines, mais je constate aussi des régressions: deux pas en avant, un pas en arrière. C'est logique. C'est comme ça que ça marche, j'y suis habitué, ainsi va le monde. Mais, parfois... bah... ça me décourage. Pas grave, demain ça ira mieux.»

Dans son sourire nerveux, elle vit pour la première fois une autre facette de l'homme autoritaire et sûr de lui qu'il avait été à Addis. La discussion qu'ils avaient eue là-bas, le discours philosophique de Laszlo qui expliquait simplement pourquoi l'aide au développement, malgré toutes les erreurs, était constructive. Il était tellement persuadé d'avoir raison. Et maintenant, cette faille.

«Et ici?»

«Quoi ici?»

«Comment ça s'est passé? La recherche?»

Elle raconta ces dernières semaines. En tout, ils avaient mené vingt interviews. Des entretiens intenses qui avaient rapporté beaucoup d'informations. Ils pouvaient même déjà tirer des conclusions prudentes, mais ce n'était qu'une première impression. De retour aux Pays-Bas, leur programme d'analyse passerait cette manne au crible.

«Mais je comprends tout à fait que dans cette région on puisse douter de l'utilité de tous les efforts consentis», ajouta-t-elle.

«Ah oui?»

«Oui, il y a tant de souffrance... Qu'avons-nous à offrir à ces gens?»

Elle pensa à l'économiste qui l'avait remise à sa place dans ce café d'Adigrat. Qu'aurait répondu Laszlo? Ce à quoi elle et Yohannes n'avaient pensé que bien trop tard: qu'il était plus facile de préférer des insultes que de mouiller son maillot. En fait, la critique ne valait pas mieux qu'un «c'est celui qui le dit qui l'est».

«Et après?, fit Laszlo. As-tu aussi eu le temps de profiter un peu des environs? As-tu visité les monastères creusés dans le roc?»

Elle fit non de la tête. «Nous avons bien fait un tour dans Axoum, mais nous ne nous sommes pas arrêtés à Debre Damo, ni ailleurs.»

«Vraiment?»

«Nous devons travailler si dur, nous n'avions tout simplement pas le temps.»

«Bande de spartiates...» Son visage exprimait davantage la compassion que l'étonnement. «Des endroits pareils, c'est quand même la cerise sur le gâteau. Ici, le tourisme n'en est qu'à ses débuts. On a encore vraiment l'impression de découvrir des choses».

Il raconta sa première visite, il y a des années, au monastère de Debre Damo, construit en haut d'une montagne. On ne pouvait l'atteindre qu'en escaladant la paroi abrupte, où pendait une corde. «Lorsque je suis enfin arrivé en haut et que les moines m'ont tiré à travers la porte... à ce moment-là, je suis resté à bout de souffle pendant au moins un quart d'heure. Épuisé, totalement exténué.»

Monter à la corde, pensa Aurélie, elle ne l'avait plus fait depuis l'école primaire. Il y avait aussi des cordes en secondaire, mais pour autant qu'elle s'en souvienne, les cours de gymnastique se résumaient à jouer au ballon, encore et toujours. Il fallait inculquer l'esprit d'équipe aux adolescents, et grimper à la corde était un art individuel. Elle était douée, lorsqu'elle avait dix ou onze ans. C'était un mouvement agréable: lever les mains, resserrer son corps, et depuis les pieds, accrochés à la corde tels une tenaille, l'étendre à nouveau. Alors, elle rampait comme une chenille à la verticale, et son entrejambe se hissait lentement et en rythme le long de cette grosse corde. Ce mouvement provoquait une sensation de chaleur et d'excitation qui s'étendait jusqu'à ses cuisses, son bas-ventre, ses fesses.

Atteindre le plafond la surprenait toujours, sa tête le cognait presque. Lorsqu'elle était là-haut, accrochée à cette corde et qu'elle regardait pour la première fois en bas, en direction de ses camarades de classe, debout sur le tapis vert purée de pois de la salle de gymnastique, elle se sentait toujours impuissante, nue: comme si les autres pouvaient voir ce qui s'était passé entre ses jambes. La descente était invariablement une déception abrasive.

Deux serveuses, vêtues d'élégantes robes blanches, leur apportèrent à dîner.

Aurélie sursauta. Elle sentait sa tête chauffer et prit soudain intensément conscience du corps de l'homme assis avec elle sur le canapé.

«Mais bon, dit Laszlo. D'après moi, aucune femme ne peut entrer, là-bas, à Debre Damo. Elles feraient tourner la tête des moines, non?»